



HAL
open science

Ainsi nous sommes qui nous sommes dans le Mississippi

Jacques Guilhaumou, Francine Mazière

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou, Francine Mazière. Ainsi nous sommes qui nous sommes dans le Mississippi. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 2010, 29, pp.69-88. 10.4000/semen.8782 . halshs-02522991

HAL Id: halshs-02522991

<https://shs.hal.science/halshs-02522991>

Submitted on 28 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou, Francine Mazière

Version auteur

« Ainsi, nous sommes qui nous sommes dans le Mississippi. »

« Ainsi, nous sommes qui nous sommes dans le Mississippi. Et les reliques d'hier nous échoient. Mais la couleur du ciel a changé et la mer à l'est a changé. Ô maître des Blancs, seigneur des chevaux, que requiers-tu... »

Mahmoud Darwich « Le dernier discours de l'homme rouge », incipit, dans *La terre nous est étroite*. p. 286. NRF Poésie/Gallimard 2000

Particulièrement sensibles à l'historicité du domaine « analyse du discours », chantier de recherche déjà vieux d'une génération¹, nous pensons que le nœud où se joint le discursif au politique consiste dans le devenir même de la notion de formation discursive. Celle-ci s'est construite à partir du débat marxiste sur le concept d'idéologie au cours des années 1970 et de sa dimension superstructurelle, pour rester dans les termes de l'époque².

Sans en refaire l'histoire donc, il nous importe de montrer en quoi sa construction dans le climat intellectuel de la fin des années 1960 et des années 1970, s'avère directement associée à l'insistance sur la matérialité du discours. Nous prendrons en compte l'impact d'événements (mai 1968, chute du mur de Berlin, 1989, « Appel des appels », 2009), et insisterons sur la continuité des enjeux dans un lien étroit à la conception marxiste de l'idéologie et à son impact sur la formation discursive.

I – Marxisme et formation discursive : la part de l'événement mai 68

L'impact de l'événement mai 1968, dans ce qu'il traduit du « climat marxiste », est fort important, pensons-nous, dans l'abord de la politique de l'analyse du

¹ Cette sensibilité forte à l'histoire de l'analyse du discours se retrouve dans nos ouvrages Francine Mazière *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*. QSJ 3735, 2006 et Jacques Guilhaumou, Denise Maldié et Régine Robin, *Discours et archive. Expérimentations en analyse de discours*, Bruxelles, Mardaga, 1994.

² Nous avons retracé une part de cette histoire. Voir Jacques Guilhaumou, « Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive », *Texte*, rubrique « Quoi de neuf », et *Marges linguistiques* N°9, 2005. Ce texte n'a pas été publié par la suite dans une revue française, mais dans une revue brésilienne « Aonde vai a análise de discurso ? Em torno da noção de formação discursiva », *Lingua e Instrumentos Linguísticos*, N°16, 2006, Pontes éd., Campinas, Brésil, p. 9- 42,

discours jusqu'à nos jours, en dépit des recouvrements multiples de cette réalité dérangeante.

De l'idéologie à la formation discursive

La quête d'une définition marxiste de l'idéologie, et de ses sources dans « l'idéologie allemande »³, est au centre de la réflexion des intellectuels progressistes des années 1970. Il apparaît ainsi que Marx, en dénonçant la fausse conscience des jeunes hégéliens, met en évidence de façon plus générale la prétention à l'universel de l'idéologie bourgeoise. L'idéologie est donc dès sa naissance dotée d'un versant « bourgeois », déjà formulé à l'époque du Directoire, dans les années 1796-97, au plus près de la pensée des Idéologues français qui sont les inventeurs de l'idéologie comme « science des idées ». Ce curieux mixte a été repris par les Idéologues allemands des années 1840 : à ce titre, si l'idéologie marque le triomphe du réel de la bourgeoisie, elle n'en est pas moins tout aussi illusoire⁴. Qui plus est, dans l'histoire, chaque classe est désormais caractérisée par une idéologie, au point de faire de l'idéologie politique un véritable repère dans l'analyse des différences sociales.

Ainsi, dans notre génération, De Barthes à Lévi-Strauss, une nouvelle histoire du concept d'idéologie se met en place : nous en restons les héritiers. La priorité est donnée, dans l'ambiance du mouvement structuraliste des années 1960, à l'étude de l'idéologie, donc des superstructures. Il revient bien sûr à Michel Foucault, dans *Les mots et les choses* (1966), de rappeler le primat de l'idée ou du signe instauré, à la fin du 18^{ème} siècle, par l'Idéologie. Ainsi il écrit :

« Il était nécessaire que la théorie classique du signe se donne pour fondement et justification philosophique une « idéologie », c'est-à-dire une analyse générale de toutes les formes de la représentation, depuis la sensation élémentaire jusqu'à l'idée abstraite et complexe »⁵.

³ Titre de Marx *L'idéologie allemande* (1845), traduction française, Paris, Editions sociales, 1968, p. 41, 43 et 50. Le premier chapitre commence par ces mots, « A en croire les idéologues allemands.. » avec de suite un chapitre sur « L'idéologie en général et en particulier l'idéologie allemande » qui oppose à sa « phraséologie » le « langage de la vie réelle ».

⁴ Jacques Guilhaumou, « Le non-dit de l'idéologie : l'invention du mot et de la chose », *Actuel Marx*, N°43, 2008, p. 29-41.

⁵ *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p.81.

L'idéologie a donc, dès sa première formulation notionnelle, un statut paradoxal. D'une part elle est contemporaine, en tant que « science des idées » - formule de Destutt de Tracy en 1798 -, de l'extension du champ de la connaissance moderne avec l'invention des sciences sociales au tournant du 18^{ème} et 19^{ème} siècles. En cela, elle relève bien d'une théorie classique des idées et des signes. Mais d'autre part, elle est, selon Marx, en concomitance avec la révolution bourgeoise. Ce qui en fait historiquement la dernière des philosophies classiques, consacrée au triomphe du moi bourgeois⁶.

Elle est donc d'abord philosophie première du signe (politique), reprise dans sa traduction par la philosophie allemande des hégéliens de gauche, dont le jeune Marx, et annonciatrice de la modernité. Mais elle est aussi pensée aliénée, au titre de la croyance que toute pensée exprime l'idéologie d'une classe, en particulier l'idéologie bourgeoise triomphante du 19^{ème} siècle. Se développant à la fois du côté de la connaissance et du côté de la politique, l'idéologie s'associe étroitement au mouvement historique de l'humanité, et à l'expression de la lutte des classes en son sein.

Ce n'est donc pas un hasard si les sciences sociales, de développement en développement, se nourrissent du concept d'idéologie. Georges Gurvitch, dans son *Traité de sociologie* (1967)⁷, fait de l'idéologie, des « différences d'idéologies », des « limites de l'idéologie », un objet d'études à part entière pour le sociologue. Il s'interroge aussi sur l'élargissement du terme idéologie, sous la houlette du marxisme, doctrine considérée « comme idéologie et connaissance réelle très certaine ». De cette démultiplication des sens du terme, qu'il répertorie, il ne déduit pas l'impossibilité des études « en elle-mêmes très justifiées », mais il propose, en rationaliste scientifique, de limiter le sens à la « connaissance politique ».

Quant aux marxistes althusseriens, ils inaugurent la revue *Dialectiques*, en février 1974, par un article en-tête de Georges Labica sur « Idéologies et modes de production »⁸ où l'ambition de constituer « une théorie de l'idéologique dans

⁶ Jacques Guilhaumou, « La temporalité historique des formes d'individuation. Les figures du moi », in *Histoire et subjectivation*, sous la dir. de A. Giovannoni et J. Guilhaumou, Paris, Kimé, 2008, p. 219-252.

⁷ Texte disponible sur Frantext.

⁸ *Dialectiques*, N°1-2, p3-29. Cet article est suivi d'un article de Régine Robin sur « La nature de l'Etat à la fin de l'ancien régime » (p. 31-54) où la question de l'idéologie est historicisée dans une problématique de la transition, à propos de la Révolution française.

le tout social » est clairement explicitée. Chez l'analyste de discours, l'appui sur le concept marxiste d'idéologie est quasi-immédiat dès les premières recherches⁹. Il s'agit bien d'élaborer alors une théorie du discours articulée sur une « théorie des idéologies » - selon la formule alors d'usage - de facture marxiste. Par la suite, Michel Pêcheux abandonne cette formulation trop théoricienne au profit d'un centrage encore plus net sur la notion de formation discursive

A propos de la formation discursive : de l'immanence au matérialisme

Dans ce contexte intellectuel se détache, - nous insistons sur ce point -, la notion de formation discursive articulée sur la formation idéologique. Cette notion prend une double valeur, à la fois du côté de la matérialité du discours (Foucault, Pêcheux) et de l'interpellation du sujet (Althusser, Lacan). Elle procède tout à la fois d'une manière proprement configurationnelle d'analyser les discours¹⁰, et tout particulièrement l'événement discursif, et de la volonté d'y associer des valeurs liées à un intérêt émancipatoire. Tout au long de l'histoire vive de cette notion – une quinzaine d'années - , il est sans cesse affaire de déplacement, de transmission, de transvaluation à partir d'une « base marxiste » jusqu'à un effacement, au cours des années 80, disons plutôt une pause, qui éclipe une notion si chargée d'histoire marxiste.

Ce qui fait donc initialement événement en analyse de discours, voire fondation, c'est, pensons-nous, la mobilisation initiale du marxisme autour de la notion de formation discursive articulée à la notion de formation sociale. La formation discursive ne cesse alors de subir des métamorphoses dans *quelque chose* qui n'en est pas la négation, par le fait même de transvaluer, dans le changement même, la matérialité et les potentialités émancipatoires initiales de l'analyse du discours elle-même.

Dès le départ, *quelque chose existe* - un intérêt émancipatoire inscrit au cœur même de la connaissance - et *quelqu'un parle*, une voix oubliée, la voix de l'acteur de mai 68 en relais de la voix du porte-parole des Révolutions françaises (1789, 1830, 1848, 1871, 1936). Une voix qui ne cesse d'informer l'histoire en France, une voix un temps protagoniste de l'événement, puis qui prend nom de

⁹ Jacques Guilhaumou « Idéologie, discours et conjoncture », *Dialectique* N°10-11, 1975, p. 33-58 ; Régine Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.

¹⁰ Le terme de configuration renvoie, dans la lignée de Michel Foucault, à une façon de donner sens à une diversité d'énoncés tout à la fois divergents et convergents, énoncés attestés dans l'archive socio-historique.

concept, la formation discursive. Rappelons la première formulation princeps en la matière, présente dans un numéro de *Langages* (N°37, mars 1975) significativement intitulé, *Analyse de discours. Langue et idéologies*, selon laquelle les formations discursives « déterminent ce qui peut et doit être dit »¹¹.

Quinze ans plus tard, au moment où le trajet de la notion de formation discursive atteint son apogée, avant d'achever temporairement son opérativité, on peut marquer un ajout important à sa formulation princeps, toujours sous la plume de Michel Pêcheux, avec l'expression de « délocalisation tendancielle du sujet énonciateur »¹², qui marque bien la part d'immanence, de créativité de ce quelqu'un qui parle¹³. Formulation complète, étendue de la notion au seuil de son éclipse, mais toujours dans l'attente de sa future réapparition donc.

Immanence, intérêt émancipatoire, matérialisme

Il s'agit là des trois points à préciser dans cette réflexion sur le futur du concept de formation discursive hérité du marxisme et de la politique de mai 68.

Avec *L'immanence*, nous sommes dans un espace de retrait par rapport aux certitudes du sens commun par le fait de l'expérience vécue de l'événement révolutionnaire. Le concept de formation discursive prend alors ici consistance dans des connexions inédites qui donnent toute sa puissance créative à l'expérimentation historique, sur la base fondatrice de mai 68. Cependant, l'immanence de la formation discursive ne se réduit pas à un « pur travail » de la pensée, certes ouvert aux possibles. Avec le slogan « Plutôt la vie », il est aussi question, dans l'histoire d'un concept issu de mai 68, de son vécu, défini à partir de « l'ensemble des conditions presque négatives qui rendent possible l'expérimentation de *quelque chose* qui échappe à l'histoire »¹⁴.

Ainsi aux conditions négatives de créativité liées à la possibilité d'une pensée non encore advenue s'associent des connexions multiples mises en évidence

¹¹ Michel Pêcheux et Catherine Fuchs, « Mises au point et perspectives de l'analyse automatique du discours » in *Langages* N°37, mars 1975, p. 11.

¹² Expression de Michel Pêcheux dans l'ouverture du colloque *Matérialités discursives*, Paris, Presses Universitaires de Lille, 1981, p. 17.

¹³ Ajout que nous avons concrétisé historiquement par une attention particulière à la parole émancipatrice dans *La parole des sans*, Lyon, ENSÉditions, 1998.

¹⁴ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 106.

dans le cours des Révolutions françaises, et qui sont l'objet de l'analyse de discours. C'est dire que si l'événement ouvre de suite des potentialités créatrices nouvelles, - c'est le point à souligner -, il se traduit dans un devenir-autre, ce que nous sommes en train de devenir sous ses effets, *quelque chose* à identifier, sans que cela soit positivement défini dans son immédiateté du fait de l'ouverture des possibles. Ici l'analyse du discours peut se doter d'une éthique de l'émancipation. Chaque événement révolutionnaire, et mai 68 le plus proche, constitue le nouveau « grain de sable » dans le devenir d'une tradition révolutionnaire française bien vivante, que nous rapportons d'abord à un intérêt émancipatoire. Ceci ne peut se faire sans une forte dimension d'agir communicationnel, théorisée au départ par Habermas dans la lignée du marxisme.

Avec *L'intérêt émancipatoire*, il s'agit, selon Habermas publiant en 1968 *Erkenntnis und interesse* ¹⁵, d'appréhender les interprétations de la réalité. Et cela s'opère par le point de vue de l'intersubjectivité de la compréhension entre individus dans le but d'orienter l'action. L'intérêt, c'est alors l'orientation de base, présentement l'intérêt émancipatoire lié à l'activité de l'humanité agissante et souffrante, et lié à un travail de l'esprit et une interaction spécifiques. Habermas nous renvoie ici à Fichte, et à Marx lecteur de Fichte, et à leur conception d'un intérêt émancipatoire inhérent à la raison agissante elle-même, à la part d'intuition de l'entendement sur les besoins humains¹⁶. Un tel intérêt n'existe que là où surgissent les conditions négatives de possibilité. Comme en mai 68. Une telle inscription de l'intérêt dans le langage de la vie réelle devient alors source de matérialisme.

Avec le nouveau *matérialisme*¹⁷, et l'insistance conjointe sur la part de réciprocité de l'humanité sociale, - la réalité des droits avec la liberté, et sa réciprocité l'égalité -, il est question enfin du rapport réel de la liberté au déplacement de la marge vers le centre. Ceux qui n'ont rien, le *Tiers-état* en 1789, les *ouvriers* en 1830, 1848, 1870, 1936 demandent à être *tout*, les *sans* de nos jours, donc veulent être *quelque chose*. A ce titre les luttes installent la marge au centre. Mai 68 relève ici de la métaphore employée par Althusser d'un

¹⁵ Traduction française : *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard, 1976.

¹⁶ *Ibid.*, p. 232.

¹⁷ Nous renvoyons ici au matérialisme aléatoire tel qu'il est précisé par Louis Althusser dans *Sur la philosophie*, 1994. Voir aussi, dans le lien à l'immanence selon Deleuze, « La politique de Gilles Deleuze et le matérialisme aléatoire d'Althusser », *Actuel Marx*, N°34, 20003, p. 161-174.

piquet qui, planté dans un fleuve incessant, tient à « un peu de terre ferme ». Il s'agit donc de prendre acte de la rencontre contingente et aléatoire du sujet avec la réalité dans des situations révolutionnaires singulières. Dans cette rencontre, ce qui fait sens relève de la matérialité du discours. L'analyse du discours est bien alors expérimentation, et non simple interprétation, comme nous l'avons souligné dans un ouvrage commun aux historiens du discours¹⁸.

En résumé....

Le fait d'être communiste dans cette conjoncture – ce fut notre cas – associe ainsi une tâche politique nécessaire, concevoir de nouvelles modalités de la lutte de classes, et une interrogation sur ses conditions de réalisation à la fois possibles et pensables (*quelque chose* existe dans l'événement émancipateur) et impossibles et impensables, donc aléatoires (*la révolution* tout simplement). Le langage de la vie réelle devient alors « langue de la politique de tout un peuple » pour reprendre une formulation de Marx dans *L'idéologie allemande*¹⁹. L'analyse du discours est donc centralement concernée par le point de vue matérialiste : son élision ne peut qu'en affaiblir la portée.

Ce *quelque chose* qui existe, c'est la part irréductible, et particulièrement visible dans tout moment révolutionnaire, du collectif, de l'engagement et de son devenir, là où toute une génération d'intellectuels s'engage dans le marxisme et y trouve matière dans l'événement de mai 68 en y puisant l'impulsion d'une créativité continuée au cours des décennies suivantes²⁰. Un *quelque chose* s'associant à *quelqu'un qui en parle*, en tant que sujet humain, dans sa singularité même, dans son récit de soi, ainsi que nous l'avons déjà montré sur la base de l'expression des exclus dans la parole des sans²¹. Un sujet humain qui *porte* (la) *parole* en identifiant le nom de ce quelque chose, sa signification ouverte au futur.

¹⁸ Jacques Guilhaumou, Denise Madidier, Régine Robin, *Discours et archive, op. cit.*

¹⁹ *Op. cit.*, p. 59.

²⁰ A ce titre, l'approche pragmatique et cognitive de l'engagement du locuteur, telle qu'elle est actuellement mise en place par Louis de Saussure avec Steve Oswald constitue une ouverture majeure pour l'analyse du discours.

²¹ *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Paris, ENS/Editions, 1998.

II- d'autres événements ... la formation discursive aujourd'hui.

La formation discursive a donc fait problème, de l'intérieur de l'AD, par sa complexification même, et de l'extérieur par le soupçon d'entreprise idéologique totalitaire. Il faut alors revenir sur ce qui a permis les attaques les plus radicales de l'analyse du discours des années 65-80.

Le politique comme manque

La commande de cet article coïncide de façon heureuse avec la commémoration de la chute du mur de Berlin. Cette « fête » rappelle que les 20 dernières années se sont caractérisées par leur façon de passer à côté du politique. Une des explications de ce manque est la « honte » d'avoir été/d'être marxiste, et surtout communiste. Jetant le bébé avec l'eau du bain, on jette l'avenir avec le passé, on recompose le savoir à partir d'une position idéologique. L'effondrement du « bloc communiste » a engendré la déferlante humaniste dont rêvaient, sans oser se l'avouer, de nombreux chercheurs en sciences humaines et sociales dérangés par le débat théorique autour du marxisme.

A dater de ce jour, le consensus se dit « démocratique » et l'on peut crier « On a gagné » sans un « contre » audible. La verte analyse de Michel Pêcheux sur la « victoire » du 10 Mai 81 fait défaut²². S'installe alors un discours dominant libéral, allié au discours de ceux que Alain Badiou appelle les « philosophes médiatiques », trop heureux de se sentir libérés ! Etre ou avoir été, ou communiste ou marxiste, ne peut (ne doit) plus se soutenir. Et ce n'est pas simplement l'oubli qu'on organise, c'est la trace, quand elle persiste, qu'on efface, comme à Berlin, où doivent disparaître des noms de rue jusqu'à celui de Clara Zetkin²³. Mémoire, témoignage, histoire se confondent alors dangereusement. L'oubli sélectif du passé, en particulier l'oubli de son poids de science, installe un nouveau rapport au futur. D'où cet énoncé qui fait florès en proclamant la mort de l'histoire, et des idéologies. Il n'était plus question (et c'est peut-être encore le cas) de se hasarder à citer Althusser : « Seule une conception idéologique du monde a pu imaginer des sociétés sans idéologies »

²² Michel Pêcheux *Le discours : structure ou événement ?* 1983, première partie. Dans Maldidier, *L'inquiétude du discours*, 1990, p. 306

²³ Une exposition s'est ouverte en novembre 2009 à Paris : « Berlin, l'effacement des traces ». Les commissaires, S. Combe, T. Dufresne et R. Robin y montrent à l'œuvre une véritable « politique de l'oubli » de l'histoire de la RDA. Sur les traces de ce qui est volontairement effacé, se lit « une disparition qui semble aller de soi, quelque chose à quoi l'on consent pour favoriser un avenir consensuel ». Catalogue *Avant propos*.

(*Positions*)²⁴. Le langage ordinaire s’empare de l’affaire : « C’est de l’idéologie » est jeté comme injure à toute argumentation politique de résistance et ouvre la voie au « tournant gestionnaire ».

Le tournant gestionnaire : effacement des contradictions.

Puisqu’il n’y a plus de politique, au sens de la lutte de terrain, puisqu’il y a mondialisation de la notion de démocratie libérale, tout devient gestionnaire. On passe du gouvernement à la gouvernance, du collectif au concurrentiel, des luttes aux négociations. Jamais sans doute, depuis 40 ans, on n’avait à ce point « vu » comment les contradictions travaillent une idéologie et comment une domination s’impose sans coup férir. Il faut, pour mesurer l’effet de recouvrement, reprendre les positions de Michel Pêcheux sur la formation discursive au colloque de Mexico en 1978 (*Remontons de Foucault à Spinoza*)²⁵.

Y sont retravaillés - (1) la « division », de la formation discursive et ses conséquences méthodologiques : « toute formation discursive doit nécessairement être analysée à la fois d’un point de vue de classe et d’un point de vue régional » (le point de vue régional renvoie aux domaines : la religion, la morale, etc.) - (2) le “ rapport interne qu’elle entretient avec son extérieur spécifique ”, et donc le fait que « la formation idéologique dominante ne surplombe pas les formations idéologiques dominées de l’extérieur — fausse contradiction, issue d’une vision statique de l’idéologie dominée —, mais les contraint de l’intérieur ». L’analyste doit donc s’affronter à « une domination qui se manifeste par l’organisation interne elle-même de l’idéologie dominée ». Or, tout se passe comme si la « chute du Mur » avait manifesté qu’une formation idéologique dominante peut effacer toute frontière, tant elle « contraint de l’intérieur » les vaincus. L’impression de *porosité* des discours plus encore que le détournement de discours, ne pouvait que marginaliser les tentatives théoriques d’analyse des effets idéologiques. Ces tentatives étaient renvoyées au passé aboli, inaudibles car délégitimées par l’histoire.

Le terrain, la langue et le discours

Mais quand, de la porosité et de l’alliance gestionnaire, les dominants sont passés à un véritable « siphonage » (noms de personnages, comme Jaurès ou

²⁴ Pour Marx, Maspéro 1966 p. 238

²⁵ Publié en français dans *L’inquiétude du discours*, p. 245

Gabriel Péri, épisode d'histoire, comme le Plateau des Glières revisité...), l'alliance imaginaire, l'échange consensuel, « entre gens libres », ont montré à la couture le détournement, la falsification. L'interdiscours reprenait sa force. L'année 2009 a manifesté une rupture où on ne l'attendait pas : à l'intérieur du consensus idéologique victorieux. Les contradictions discursives, devenant plus visibles en se spécifiant et se localisant, sont devenues dénonçables dans un contexte de lutte. Il est redevenu permis de penser *libéralisme* derrière *liberté*, *productivisme* derrière *modernité*. Voilà que réapparaissait dans le langage ordinaire un sens clivé, masqué par définition mais brusquement révélé dans le vocabulaire politique, ce support premier de la toute première AD. Les confusions, les défigurations, l'ordinaire des contradictions, en somme, pouvaient se laisser dire à travers des pétitions, grèves, manifestations, lectures, rondes....

Cela ne signifie pas la fin des confusions. L'idéologie spontanée des SHS est toujours et constamment sollicitée. L'actuelle mise en place par Valérie Pécresse (juillet 2009) du « Conseil pour le développement des humanités et des sciences sociales » en témoigne : les SHS, sciences annexes, sont « mises au service » de l'économie afin de justifier de leur utilité et donc de leur coût. Ainsi, même si le grand consensus est fissuré, les SHS sont redéfinies comme servantes et non « poil à gratter », encore moins comme entraînement à penser l'émancipation humaine. Partie prenante des SHS, l'analyse du discours était précipitée, dans cette conjoncture, à perdre sa part agissante. Elle est alors devenue pour certains chercheurs, historiens, politologues, linguistes, réponse et non moteur, boîte à outils et non analyse, techniques et non expérimentations.

Il est certes quasi naturel d'oublier « spontanément » qu'on est sujet, et donc « parlé » comme le dit Althusser, pour se croire expert et s'attribuer cette place pourtant si bien problématisée par le sociologue, la place de Sirius.

On peut se demander comment, et surtout pourquoi une interrogation plus vigoureuse est en train de faire repartir internationalement les analyses du discours, d'élargir les interrogations à partir des noyaux de résistance qui ont tenu. Cet article ne citant qu'exceptionnellement, par principe, des travaux récents, c'est à grands traits que l'on peut remarquer une forme de retour aux fondamentaux : l'émancipation par les luttes de terrain rend visibles des « portions » sociologiquement marquées (les « exclus », les « sans », les « travailleurs »...) et relance la référence à la « sémantique discursive », si caractéristique des années 70-80. Ce qui a changé sur le terrain, c'est que des « régions discursives », en reconquérant de la visibilité, ne l'on pas maintenue « régionale », mais s'en sont servi comme base pour faire converger l'ensemble des luttes. *L'appel des appels* est une remarquable manifestation de la transformation nécessaire d'une formation discursive qui, partant des « régions » (Hôpital, Ecole, Université, Justice, Service public...), s'articule sur les classes

et donc se dynamise.

La lutte sur le terrain étant là, indispensable informatrice des discours, la forme des discours change et la langue se ré-impose aux analystes qui s'en étaient éloignés, comme le prouvent des soutenances de thèse récentes. Le plus fascinant pour un linguiste, dans l'affranchissement des énonciateurs, c'est le poids des fragments de langage figés : proverbes, citations, locutions, collocations semblent des points d'appui de la reconquête d'un sens. Des sortes de points de capiton. Comme si la pérennité de ces formes garantissait que du sens pouvait encore résister, par le fait même qu'il a été stabilisé, préconstruit, dans une forme historiquement reconnue, qui a prouvé *dans le temps* sa capacité de résistance. Ce n'est pas la poésie, ce n'est pas la chanson, c'est la forme figée qui ramasse, aujourd'hui, la controverse et le débat scientifique. Voici que s'ouvrent des avenues et certains les explorent déjà. Tout le travail sur l'hétérogénéité et la distance, initié par Jacqueline Authier, retrouve son importance, dans la mesure où il analyse un corpus d'usages ordinaires installés sur sites discursifs arrêtés, qu'ils soient montrés ou tus²⁶.

De la conjoncture politique à la conjoncture disciplinaire

Encastrée dans cette conjoncture politique, une autre conjoncture a pesé sur l'AD des années 70 : elle touche elle aussi à la tradition majoritaire mais sous forme inversée, en résistance au consensus structuraliste sur le sens, que l'AD avait en partie assumé à ses débuts. Ici s'est logée une première discorde, par la résistance des modes de lecture traditionnels. Si les années 80 changent la donne du côté de l'AD (« lectures enchevêtrés, qui contraignent à prendre en compte des niveaux opaques à l'action d'un sujet »)²⁷, la vigueur actuelle de l'analyse textuelle, ses nouvelles inventions et pratiques, jusqu'en littérature, manifestent encore un refus clair du scandale introduit par une analyse, « où le sujet est à la fois dépossédé et responsable du sens qu'il lit ²⁸ ». Sans doute est-ce en partie de la responsabilité des analystes du discours qui se sont dispersés à la suite du suicide de Michel Pêcheux et n'ont donc pas poursuivi sa politique de continuel échafaudages et remises en chantier, dans une confrontation avec les travaux

²⁶ L'étude de J. Authier, « Paroles tenues à distance », a marqué le colloque « Matérialités discursives », PUL 1981, avant même son article décisif « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours ». DRLAV, 26: 91-151, 1982.

²⁷ J.-M. Marandin et M. Pêcheux, « Informatique et Analyse du Discours », *Buscila n°1* 1984 où l'on peut lire : « Il n'y a pas de 'ready made' du traitement textuel ».

²⁸ *ibid*

contemporains. De fait, « les lectures » analysées dans «AD et Lectures d'archives », dans «AD et mémoire », textes de recherche élaborés collectivement dans la pluridisciplinarité, ont été recouvertes, et par les textualités et par une nouvelle configuration informatique. En lieu et place des algorithmes, ce sont les bases de données, les grands corpus, en germe dès les travaux de lexicométrie du Laboratoire de Saint Cloud, qui dominent, exploités par des logiciels performants certes, mais qui, contrairement aux algorithmes, laissent intacte la question de la fabrication des corpus d'étude, et donc des hypothèses d'analyse²⁹.

Les soutenances récentes disent souvent cette difficulté rencontrée d'entrée de jeu par les jeunes chercheurs: s'il leur semble impossible de se passer de ces corpus informatisés, il leur est cependant difficile d'échapper à leurs dictats (le journal *Le Monde*, numérisé, pour la presse, la littérature dans l'ensemble *Frantext...*). Là encore, la politique dominante, de numérisation cette fois, et de la culture, fait la loi. Les analyses les plus hardies semblent alors paradoxalement celles qui, faisant fi du quantitatif, osent le micro corpus qualitatif (Luca Greco, Eni Orlandi)³⁰ ou celles qui osent le parallèle dérangeant des résultats d'hier et d'aujourd'hui (Damon Mayaffre). Dans les deux cas, il y faut des analystes aguerris, inventifs, et/ou soutenus³¹. On comprend que l'analyse du discours se pratique souvent en équipe et que ses praticiens soient souvent déstabilisés.

²⁹ On ne dira jamais assez la difficulté de la construction du corpus comme « processus co-extensif à l'analyse du discours ». Au moment où se déstabilisent pour les chercheurs les « garanties socio-historiques » des corpus, apparaissent la notion d' « états de corpus », les « déplacements de la périphérie au centre » au cours de l'analyse, la production « en spirale » des reconfigurations de corpus, par « une interaction cumulative » d'analyses linguistiques et d'analyses discursives (par algorithmes)... M. Pêcheux « Analyse du discours : trois époques » 1983. Malidier 1990, p. 299.

³⁰ cf au colloque organisé en 2008 à Paris 3 par de jeunes chercheurs « Analyse de discours et demande sociale : enjeux théoriques et méthodologiques », les interventions à paraître de Luca Gréco, qui, réduisant son corpus à un énoncé syntaxique minimal de style définitionnel (« GN-épithète c'est GN ») montre « la façon dont les normes de genre sont construites (ou déconstruites) dans le discours » et d'Eni Orlandi qui interroge le sens d'une phrase de gamin des rues à l'aide du « glissement métaphorique » qu'autorise une phrase de Castoriadis

³¹ Le cas de soutien le plus étonnant est sans doute celui du Brésil où l'équipe de Campinas, initiée par Eni Orlandi, et aguerrie par 30 ans de travail, donne un espace, par la solidité même de ce travail, à tous les développements, aussi centrifuges soient-ils.

La marginalisation de « l'AD canal historique »³² par la domination des grands corpus, par la vigueur des analyses textuelles, est directement issue de ses principes mêmes : elle n'a pas travaillé l'intertextualité, mais l'interdiscursivité, hétérogène et non référentielle, a construit des repérages linguistiques pour les préconstruits intratextuels, qui dérangent le texte, et elle a installé le contournement du contexte. Or, la relation texte/discours n'exprime pas directement mais, de fait, manifeste un délaissement de l'intradiscours³³. La place de l'AD est étroite dans la conjoncture disciplinaire, tant qu'elle tient les positions rappelées.

La lectures politique

Dans les dominations disciplinaires installées, quels sont alors les points de non-contact, qui isolent l'AD comme radicalement farouche ?

Pour l'AD, il y a *des* « gestes de lectures » et la lecture lettrée, même outillée, ne s'oppose pas seulement à la lecture mécanique (primaire, utilitaire) mais aussi à la lecture *politique*. L'AD lit un « procès sans sujet ». Là est sans doute le point d'achoppement le plus grave, avec trois confusions dans la postérité de Michel Pêcheux :

1-confusion entre discours et discours politique. Ceci résulte de la chronologie. Michel Pêcheux est mort au moment où, ayant abandonné les grands textes fondateurs, majoritairement politiques, le groupe de chercheurs autour de lui diversifiaient les corpus et commençait à travailler les « bribes », y compris orales. Lors de la séparation, de la dispersion, chacun a gardé de l'AD dans sa valise, mais la visibilité s'en est perdue.³⁴

2-confusion entre idéologie et référence aux théories de l'idéologie (althussérisme). Cette confusion-ci n'est pas le fait de la première AD, mais du consensus qui a suivi, évoqué plus haut.

3-confusion entre engagement du chercheur et orientation de la recherche (thème analysé et genre analysé). Les thèmes et les corpus se sont très fortement diversifiés, mais l'engagement des chercheurs est longtemps resté réel, bien au

³² L'expression, heureuse, est de M.-A. Paveau.

³³ J.-M. Adam et U. Heidmann *Sciences du texte et Analyse de discours* Slatkine érudition Genève, 2005.

³⁴ Rappelons les principaux secteurs raliés par les membres dispersés: ethnométhodologie, sociolinguistique, linguistique formelle, sociologie, politologie, histoire des concepts, des idées linguistiques ...

delà de l'anecdote. Si Michel Pêcheux dénonçait l'encartement comme non probant, pour réfléchir en LSH, les chercheurs de son groupe étaient souvent membres du Parti communiste, et, même critiques, toujours marxistes. Au delà de ce groupe, il faut rappeler qu'en ces temps des cours étaient donnés à l'Université Nouvelle, les réunions au CERM (Centre d'Etudes et de Recherche Marxiste) rassemblaient à Paris tous les mois une trentaine de linguistes alors très actifs, de Rouen à Perpignan, et donnaient lieu à des discussions plutôt âpres à partir de tapuscrits malheureusement non publiés. Par ailleurs, les articles dans les journaux politiques sont des traces non effaçables. C'est pourquoi nous publions en annexe la page « Idées » de l'*Humanité* du 15 octobre 1971 « langue, 'langages', discours », signée Michel Pêcheux³⁵.

Cet effet de masse a été tel qu'il a caché les affrontements théoriques, en particulier au moment de l'apparition des écrits de Bakhtine-Volochinov, ou à propos du rôle des formalismes grammaticaux, des normes, de l'enseignement de la grammaire, ou autour de la réception de Saussure, de la question émergente des SHS. Or, ces affrontements prélevaient à des séparations théoriques (par exemple, AD et sociolinguistique, rapport au cognitivisme) et à des reformulations d'objets et de méthodes (critique d'AAD 69, informatique). Les rapports de recherche au CNRS des années 82-83 (« AD et mémoire », « fil du discours »...) interrogent tous les « contextes épistémologiques »³⁶ de l'analyse du discours.

Voilà ce que devront sans doute envisager les historiens des sciences humaines et sociales dans quelque(s) décennie(s) : - un renoncement au rejet politique au profit d'une analyse critique, épistémologique, de ce qu'on a pu appeler l'AD française et des débats qu'elle continue à nourrir, par son refus même de la stabilisation - l'analyse de la question de l'émancipation en continuité et aussi en discontinuité avec celle du sujet clivé, parlé par la/les formations discursives qui le font sujet. Denise Maldidier a amorcé le travail en présentant magistralement et en rassemblant des textes essentiels de Michel Pêcheux, souvent inédits, dans *L'inquiétude du discours*³⁷. Il resterait, reprenant des analyses proposées aujourd'hui, des articles sectorisés et des points de vue, à

³⁵ Nous remercions l'*Humanité* et Messieurs Degoy et San-Biagio de nous avoir transmis la photo numérique de cet article.

³⁶ B. Conein, J. Guilhaumou, D. Maldidier « L'analyse de discours comme contexte épistémologique ». *Mots* n°9 1984 p.25-30. A cette époque, la RCP ADELA partageait son espace de discussion en trois axes : archives socio-historiques, recherches linguistiques sur la discursivité, informatique et analyse du discours.

³⁷ Michel Pêcheux, *L'inquiétude du discours*, textes choisis et présentés par Denise Maldidier, Paris, Editions des Cendres, 1990.

initier une réflexion élargie. Tout l'appelle, voire l'exige : la persistance des confusions touchant aux sciences humaines et sociales en France, les divergences touchant la pragmatique en Europe, la méconnaissance des travaux novateurs du nouveau monde...

Annexe :

Langue, « langage », discours

Huma photo